

Documenta

Capitulum generale ordinis

Diebus 22 iulii-22 augusti 1968, celebratum fuit in canonia Wilti-nensi (Innsbruck) Capitulum Generale Ordinis, praeside Illustrissimo N. Calmels, abbate generali. Cum autem actum fuerit in his sessionibus Capituli de prima serie sessionum, complenda et absolvenda altera serie sessionum, de iis quae positive acta fuerunt in prima serie sessio-num in hoc Chronico, uti videtur, fusius immorari non debemus.

Placet autem referre orationem inauguralem in illo Capitulo pro-latam ab abbate generali, Calmels; et quidem, in lingua in qua pronun-tiata fuit.

In hac oratione, non raro citantur documenta Concilii oecumenici Vaticani secundi, et decreta lata consequenter ad illud Concilium ac auctoritate ecclesiastica competenti. Citatur, sub hoc respectu, decretum pontificium : Perfectae Caritatis, promulgatum Romae, die 28 octobris 1965 (= PC).

Hac ratione Illustrissimus Generalis coetum capitularem allocutus est :

Nous commençons sous les auspices de Sainte Marie-Madeleine, une des principales patronnes de la réforme canoniale au XII^e siècle, un des plus considérables Chapitres Généraux de l'Ordre...

Ensemble nous sommes en état de Chapitre. Notre responsabilité est vraiment engagée. Prenons conscience de nos devoirs. Un grand effort de vérité nous attend... Nous ne sommes pas convoqués pour supprimer, mais pour réformer et transformer sans déformer. Nous avons l'obligation de marcher en avant, mais nous avons également le devoir de remorquer en arrière. Nous avons plus besoin de rénover que d'innover. Nous réformerons l'Ordre, s'il y a lieu, en lui obéissant. Nous n'avons pas besoin de faire prévaloir nos idées personnelles, mais à promouvoir l'idéal de tous. Nous sommes délégués au service de l'Ordre. Nous le servirons de manière à mieux nous « approprier les états du Christ ». Nous le servirons pour obéir au Concile Vatican II. Nous le servirons pour adhérer à notre époque, être de notre temps, comprendre le peuple de Dieu contemporain, et nous préparer à être ses animateurs disponibles. L'évolution de notre Ordre dépend de notre bonne volonté. Son devenir est à notre charge. Non confrères nous ont confié sa réforme. Ne décevons pas leurs espoirs. Prêtons notre voix à leurs aspirations. Notre mission s'avérerait écrasante si l'Esprit Saint ne nous aidait à la remplir. Nous aurions peur de notre devoir si les Saints de l'Ordre ne nous entouraient, à notre appel,

de leur fervente sollicitude. Nous ne nous sentirions pas tranquilles si la prière active et énergique des frères et sœurs ne nous était pas acquise. Les secours ne nous manqueront pas.

Sachons les accepter humblement dans le calme, la paix et l'amour. L'Ordre se présentera demain avec le visage que nous lui donnerons aujourd'hui. Son élégance dépend de notre goût. La survie de notre Institut, son audace, sa constance, sa vertu aggrégante, son essor, son ouverture, son adaptation, son renouveau, son évolution appartiennent à la sagesse de notre esprit. Du centre focal de la destinée norbertine doit jaillir notre foi au Christ, notre fidélité à l'Église, notre espoir dans l'Ordre. C'est pour conserver l'unité de cette trinité : le Christ, l'Église, l'Ordre que l'Esprit de Dieu a secoué nos Abbayes comme jadis le cénacle pour un réveil spirituel. Ce réveil ou cet éveil a sonné par le Concile. Ce réveil a dérouté les uns, dérangé les autres. La première réaction du dormeur qui se réveille, c'est de commencer par s'agiter. Après il murmure, quelquefois il critique, le plus souvent il se donne des raisons, comme des bienpensants, satisfaits de leurs bonnes intentions et repus de leurs refus.

Stimulé par des siècles de tradition à la charité vivante et brûlante, sans cesse attentif aux appels de l'Église, l'Ordre ne veut pas se laisser aller à la léthargie. A l'invitation de Vatican II, religieux et religieuses, pères et frères, ont répondu avec promptitude et fidélité. L'Ordre s'est levé. Il s'est mis au travail pour « reviser convenablement les constitutions, les directoires, les coutumiers, les livres de prières, de cérémonies et autres recueils du même genre » (PC, 3). Jour après jour dans toutes nos abbayes, dans chacun des prieurés, dans les missions, dans les cures, nous avons écrit lentement, avec persévérance, la préface de ce Chapitre. Coûte que coûte, nous avons tourné les pages sans trop les déchirer pour nous mettre à la page. Avec l'élan de la rapidité des réformateurs, nous sommes remontés aux sources. Tout réveil est un retour. « La rénovation adaptée de la vie religieuse comprend à la fois le retour continu aux sources de toute vie chrétienne ainsi qu'à l'inspiration originelle des Instituts, et, d'autre part, la correspondance de ceux-ci aux conditions nouvelles d'existence » (PC 2). Nous avons essayé de revenir à notre premier départ, malgré la fatigue des répétitions et parfois de nos démarches. J'ai admiré la ténacité des recherches des Commissions préparatoires, j'ai remarqué le sérieux des travaux, j'ai vu de près la singulière unité du rédacteur pluriel, j'ai apprécié la collaboration des anciens avec les jeunes, j'ai été satisfait, pour le dire en passant, de la préparation active du Chapitre Général. Depuis combien d'années avait-on préparé nos Chapitres Généraux avec une attention si précise, un soin si minutieux ou par des études aussi poussées ? En quel siècle les Prémontrés des différentes abbayes s'étaient-ils trouvés aussi nombreux au rendez-vous de leurs décisions ?

Cette première partie terminée, il appartient au Chapitre Général d'élaborer de nouvelles pensées, issues de l'ensemble des travaux multiformes mûrement réfléchis et de l'afflux des expériences. « Fixer

les normes et légiférer, autoriser une expérience à la fois suffisante et prudente, relève des Chapitres Généraux » (PC, n. 4). L'Ordre a fait son inventaire, non pas pour être réinventé, mais pour adapter son invention. Nous pourrions dire que nous avons trouvé pour pouvoir chercher après. Ce n'est pas pour séparer l'Ordre d'hier de celui d'aujourd'hui que nous avons examiné et « avec beaucoup de courage et d'attention, à la lumière des paroles étonnantes que le Concile a réservées pour traiter de la vie religieuse » (Paul VI) sa richesse spirituelle mystique, son ascèse canoniale. Nous avons laborieusement accompli cette tâche post-conciliaire pour marier « l'ancien » et le « nouveau » en leur passant au doigt l'anneau nuptial de l'actualité évangélique. Ainsi avons-nous manifesté notre amour envers l'Église de Concile, qui a voulu se préoccuper de tous les problèmes de la vie d'aujourd'hui, de toutes les difficultés de l'évangélisation ; non certes par soif de nouveauté ou calcul humain, mais pour présenter au monde le message évangélique dans toute sa beauté intacte, dans son élan missionnaire, dans son ouverture apostolique vers les âmes à sauver » (Paul VI). Avec cet esprit de soumission et de respect « nous avons accueilli l'invitation au renouveau, non certes des structures immuables, mais de tout ce qui a dans l'Église peut faire apparaître ses méthodes fatiguées, vieilles, routinières, la fraîcheur de sa jeunesse fanée, sa position commode, la voie royale de la Croix tranquille » (Paul VI). Seul, ce qui appartient à l'éternité conserve le goût moderne. Les Saints sont les vrais modernes, des parfaits primitifs-modernes. Saint Norbert, notre Fondateur, est du nombre. Il n'a jamais cessé de se renouveler, de se détourner pour se retourner, de se convertir, de se perfectionner « par un effort de fidélité toujours plus grande aux enseignements du divin Maître ; un effort de plus grande vigueur dans son esprit et dans ses formes ; un effort d'authenticité et de sainteté de vie chrétienne ; un effort de plus grande compréhension de l'histoire du salut ; une possibilité plus fraternelle et apostolique d'approche de l'homme moderne, de ses problèmes, de ses faiblesses, de ses ressources, de ses aspirations » (Paul VI).

A l'exemple de Saint Norbert, qui a pensé l'Ordre dans lequel nous militons pour qu'advienne le Règne du Christ, nous éclairerons l'aujourd'hui de notre Congrégation par l'aujourd'hui de Dieu. Dans le sillage de sa lumière nous découvrirons ou redécouvrirons ce qui nous prédispose au « tout à tous » de Saint Paul, ce qui nous mène de la semence à l'arbre et de l'arbre à la branche des chanoines réguliers. Car, vous ne l'oublierez pas durant ces sessions : « La rénovation adaptée de la vie et de la discipline de l'Ordre doit se poursuivre compte tenu de notre caractère propre » (PC 1). Vatican II ne nous donne pas le droit de renoncer à notre vocation spécifique. « Il est de l'intérêt de l'Église que les Instituts aient leur caractère particulier et leurs fonctions propres. C'est pourquoi on reconnaîtra et maintiendra fidèlement l'esprit des fondateurs et leurs intentions spécifiques de même que les saines traditions, toutes choses qui constituent le patrimoine de chaque Institut » (PC 2, b).

Il y a place dans l'Eglise pour un pluralisme religieux. Ne soyons pas des niveleurs. Ne désirons pas couler notre Institut dans le moule des autres Instituts. « Très nombreux sont dans l'Eglise les Instituts cléricaux ou laïcs voués aux diverses œuvres d'apostolat. Ils possèdent des dons différents selon la grâce qui leur a été donnée : le service en servant, l'enseignement en enseignant, l'exhortation en exhortant, le don sans calcul : la miséricorde rayonnante de joie (cf. Rm 12, 5-8). Il y a diversité des dons spirituels, mais c'est le même Esprit (I Co 12, 4) ».

Je vous le demande fraternellement mais avec force, ne faites pas de notre Ordre une Congrégation sulpicienne, les Sulpiciens ne nous le permettent pas. Ne faites pas de notre Ordre un Ordre cistercien, nous n'en avons pas la vocation. Ne faites pas de nous chanoines réguliers des chanoines séculiers, nous n'en avons pas la tournure. Laissez-nous dans l'Ordre. Notre mode, même si elle doit être modifiée, doit garder la mode de Saint Norbert. Je ne dis pas cela pour faire disgression, mais pour redresser un certain point de vue. On rencontre, en effet, des religieux atteints d'une sorte de strabisme spirituel, ils lorgnent de l'œil gauche les qualités de leur Ordre et regardent de l'œil droit les qualités des Ordres voisins. Ne pas imiter la mode des autres, c'est le meilleur moyen d'en avoir une d'inédite qui plaît et qui attire. Pourquoi nos abbayes ne seraient pas des Instituts de beauté pour les âmes ? Avoir une mode ne suffit pas. Il faut prendre des moyens pour vivre selon cette mode. Je me méfie des pensées neuves surtout si elles ont l'air neuves. J'aime mieux les vieilles pensées qui n'ont plus l'air vieilles et qui, une fois habillées de neuf, rajeunissent et donnent vraiment les traits particuliers de religieux remis à jour sans rejeter leur style initial. Remédier à l'usure des temps, affermir nos structures, réorganiser les normes de notre discipline, donner une nouvelle impulsion à notre vie consacrée, prolonger l'activité du Christ parmi les hommes, réaliser notre vocation spécifique par fidélité à notre origine, à notre idéal, à l'esprit de nos pères, adapter les tâches apostoliques, qui nous sont propres, aux circonstances et aux conditions toujours changeantes de la société où s'enfoncent nos racines, retrouver intact l'élan originel sans éluder les mutations, les assimiler, les mettre en pratique, les aborder intérieurement, cette croissance et cette mue exigent que nous approfondissions ces changements et qu'au-dedans de nous-même nous les faisons mûrir. Avant de jeter nos idées à tous les vents, ayons le courage et la patience de les laisser germer, fructifier et pourrir pour qu'à leur tour elles engendrent la vie. Avant de faire la leçon aux autres, il faut la digérer. C'est pourquoi je demande à certains de ne pas être obsédés par un fixisme excessif. Cette fixité dénonce une digestion assez pénible de la part de notre intelligence. Il existe dans notre Ordre des traditions trop jeunes pour être traditionnelles. Je pense aux bourdonnements de la bigoterie, aux dévotions adventices, dont la piété piètre et fade a trop souvent encrassé la « laus perennis ». Les agaceries dévotes étriquent la piété. Elles font avorter les intercessions. Le Bon Dieu

préfère les cérémonies à la parade. Nos abbayes n'ont aucun intérêt à rester des conservatoires de traditions parasitaires, mais elles ont tout à gagner à rester des reliquaires d'ascèse. De grâce, que nos maisons n'aient pas l'allure de musées hétéroclites et encore moins d'arches de Noé, où tout le monde entre. N'épinglez pas sur leurs façades, suivant les années ou le siècle, les transformations les plus voyantes pour attirer les clients, je pense, disant cela aux vocations saisonnières qui viennent prendre un air de cloître et qui, après avoir tout obtenu des supérieurs, s'en retournent à leurs premières amours. En serait-il ainsi demande Saint Augustin si « les pierres de nos monastères étaient des pierres vivantes : les fidèles du Christ ; et le ciment de ces pierres, la charité » ? (St Augustin, *De Mor. Eccl.* 30, in Ps 44, 32). Tenez opiniâtrement aux traditions essentielles mais, je vous en prie, n'enfermez pas l'Ordre dans les coutumes rigides ou les usages qui jouent le rôle d'armature désuète et par conséquent inefficace. Respectez les traditions séculaires arrivées à maturité par une expérience attentive et confirmées par l'approbation de l'Eglise. Ces traditions nous ont modelés. Personne n'a le droit de briser ce moule. Rabâcher les vieilles formules n'est pas signe d'une intense fermentation spirituelle. Les conditions nouvelles d'existence nous incitent à nous dégager de tout ce qui alourdit, nous poussent à ébranler les habitudes, à secouer les positions acquises, à renoncer à l'immobilisme béat. « Un âge nouveau... véritable métamorphose sociale et culturelle » (GS = *Gaudium et Spes* 6, § 2) est en train de naître, il n'est plus temps de suivre les ornières de l'habitude, mais d'en sortir pour suivre la voie, la vérité et la vie. A la secousse, produite par « l'ébranlement actuel des esprits... », par la mutation d'ensemble » (GS 5, § 1), nous ne devons pas monter la garde devant des textes amorphes et dépassés. « Quelque nouvel humanisme » (GS 7, § 3) dérange et bouleverse le monde ; à nous de ranimer nos lettres mortes par la braise de l'Esprit.

« Rénover et adapter la vie religieuse exige tout à la fois, d'une part, le retour continu aux sources de toute vie chrétienne et au charisme primitif (de l'Ordre), d'autre part, qu'on accorde ceux-ci aux conditions nouvelles de notre temps » (PC 2). Ce texte de « *Perfectae caritatis* » nous appelle à un déplacement continu pour suivre le Christ sur les traces de Saint Norbert. Peut-être chez nous, comme ailleurs, « quelques-uns se sont imaginé faussement que pour rejoindre l'Evangile du Christ, il était nécessaire d'adopter les habitudes du monde, sa façon de penser et d'agir, son caractère profane, appréciant selon l'esprit du naturalisme, les mœurs d'aujourd'hui, ils oublient également que le héraut du Christ, quand il s'approche des hommes pour leur porter son message, ne peut se rendre tellement semblable à eux que le sel perde sa brûlante saveur, et l'apôtre son efficacité propre » (Paul VI).

Pareille adaptation sans qualités de mesure et de discrétion peut durer, mais non vivre. Elle ne progresse pas, elle rétrograde. L'ivresse du renouveau aveugle. Pour vivre, il faut aller de l'avant, pour aller de l'avant il faut marcher, pour marcher il faut durer, pour durer

il faut changer, pour changer il faut se déranger et se ranger. L'axe de marche de notre rénovation part de l'Evangile. Les succès du rajeunissement ne lui succèdent pas, ils le révèlent. Notre référence au Christ suffit pour rendre notre activité efficace, jeune et personnelle. Pas besoin de nous mettre à la remorque des modes modernes. L'imitation de l'esprit du temps et suivre la loi de notre pente, nous talonne de près. De partout « un certain besoin de nouveauté pour la nouveauté, un certain besoin de paraître moderne » (Péguy) nous fait des clins d'œil. La fringale d'innovation démange les esprits. La race des mutants s'y laisse prendre. Elle se lance à corps perdu dans les métamorphoses en chaîne. Fascinée par l'opinion, elle se croit plus à l'aise en frôlant l'abîme et plus libre en pulvérisant le passé. « Per omnia saecula saeculorum » elle sécularise. « Sécularisation, démythisation, désacralisation, noms nouveaux et étranges, comme le disait Paul VI à l'Audience Générale du 12 juin, sortent de leurs lèvres à la longueur de discussions ». Ces « rêves sans fondement d'un renouveau fantaisiste » (Paul VI) nous feraient renouveler l'Ordre en le mettant à l'envers. « Vous ne devez pas penser que le Concile soit une sorte de cyclone, une révolution qui bouleversait idées et usages et permettrait des nouveautés impensables et téméraires. Non, le Concile n'est pas une révolution, c'est un renouveau. Et vous verrez que le premier critère, qui guide son intervention dans notre vie, c'est la fidélité aux origines plutôt qu'un abandon des traditions authentiques. Le Concile dit : « La rénovation adaptée de la vie religieuse comprend... le retour continu aux sources de toute vie chrétienne ainsi qu'à l'inspiration originelle des Instituts » (PC 2). Le Concile n'arrache donc pas les racines des instituts, mais il les fait revenir à ses racines, pour en tirer la sève vitale et authentique que les années et les péripéties de l'histoire n'ont pas épuisée, mais qui aujourd'hui encore peut et doit produire le renouveau. La vie est un perpétuel renouveau. Dans notre cas, il doit s'agir d'un renouveau des consciences, des vertus, des œuvres, de l'amour. Donc l'action du Concile n'est pas subversive, mais rénovatrice » (Paul VI aux Abbesses et Prieures bénédictines d'Italie).

Le mépris irréfléchi de tout ce qui a été posé, proposé, voire imposé par nos aînés n'édifie pas. Les Règles dont ils ont médité la lettre et vécu l'esprit ne peuvent être prises pour de vulgaires brouillons à brûler dans le brouillard. Vatican II est l'ennemi des contresens et des interprétations gauchères. Avant tout, il nous demande en insistant, de retremper notre foi par un vigoureux effort de rénovation intérieure, afin de nous affermir dans l'esprit de notre vocation.

Par respect des idées de tous, il s'est bien gardé d'auréoler les conservateurs ou de couronner les progressistes. Sa sagesse a proposé aux extrémistes exaltés l'exercice d'une acrobatie spirituelle et « suspendus dans la contemplation » (St Grégoire, Rég. Past.) elle a demandé à la droite extrême de donner la main à l'extrême-gauche sans perdre l'équilibre. Sur les sommets de la prière, les extrêmes se rapprochent, se touchent, tournés vers la lumière. A cette altitude, les vieilles vertus

valent les jeunes. Des conservateurs, non ! Des progressistes, non plus ! Des éclaireurs. oui. Sentinelles de l'avant-garde équilibrées et sages, l'Ordre a besoin de vous !

Le colloque avec le Christ favorise mieux la rénovation intime que l'escrime des idées et la véhémence des polémistes. En Lui les tendances s'unissent pour et non pas contre la mise à jour. A l'instant précis, où je lève la baguette pour donner le signal au Chapitre Général de commencer, les anciens murmurent, peut-être, tradition ! les jeunes clament, sans doute, innovation ! Les deux générations différentes s'affronteront non pas avec l'intention de vaincre, mais pour se convaincre avec plus d'amour et moins de rigueur, « occupés de ce qui concerne le Christ » (cf. I Co 7, 32). Nous avons retenu, les uns et les autres, « que les meilleures adaptations aux exigences de notre temps ne produiront leur effet qu'animées par une rénovation spirituelle » (PC 2, § e). Excusez-moi de vous le rappeler.

Nous ne nous laisserons pas éperonner par l'atavisme. Nous saurons faire la guerre aux dérèglements. Lequel d'entre-nous préférerait l'affaiblissement à l'affermissement ? Le laisser-aller facilite le départ des vocations et non l'entrée. Un minimum de discipline et de savoir-vivre communautaire les attire et les attache. « Notre structure disciplinaire doit être repensée, non pas comme un rapport aride et autoritaire, mais comme une communion, comme une association fraternelle, une école de charité » (Paul VI aux Supérieures d'Italie, 18 novembre 1966). Pour ce faire, les contreforts de la vie régulière de nos abbayes ont moins besoin de « canons » pour être défendus, que de notre sainteté. L'arsenal des règles multipliées par les prescriptions effraie les jeunes et n'arrive même plus à garder les anciens. Dans l'accélération du monde moderne, la jeunesse est assoiffée d'immédiat. Elle saute les murs. Elle ne ferme plus les portes. Elle veut être arrivée avant de partir. Elle refuse de se laisser encercler. Cette jeunesse qui n'aime pas les clôtures, qui bouscule, qui rejette, qui repousse n'a besoin pour le stopper que d'un feu rouge. Les dures contraintes humaines de jadis écartent les vocations. On parle de secouer le carcan du juridisme. Prenons pour cela le moyen efficace qui consiste à composer un règlement de vie imprégné, jusqu'au profond de la lettre, de l'esprit évangélique et de l'imitation du Christ. Voulez-vous que nos statuts produisent la vie surnaturelle — j'allais dire taillent notre statut — raccordez-les à l'Evangile pour que circule dans leurs ordonnances la sève des béatitudes et qu'ils interprètent des prescriptions vivantes. Ainsi statués les textes de nos observances ne sépareront pas la contemplation de l'action. Il nous conserveront Prémontrés.

Car, vous en avez fait l'expérience, la vie intérieure ne s'oppose pas à l'activité. Au contraire, vous l'avez remarqué également, l'apostolat s'avère impossible et même inutile si l'esprit ne s'est d'abord nourri d'intense oraison et si les sacrifices ne lui sont familiers. « C'est pourquoi, il importe que les membres de tout institut, ne cherchant avant tout que Dieu seul, unissent la contemplation par

laquelle ils adhèrent au Christ de cœur et d'esprit et l'amour apostolique par lequel ils s'efforcent de s'associer à l'œuvre de rédemption et étendre le Royaume de Dieu » (PC 5). Les mystiques sont des hommes d'action à part entière. S'ils se recueillent, c'est pour mieux se dilater. Ils ont agi en hommes de prière et prié en hommes d'action. « Leur ardent désir d'aimer et de posséder Dieu était le meilleur stimulant de leurs activités quelles qu'elles soient, un service du prochain » (Paul VI). Aucune dualité en eux, entre le contemplatif et l'actif. Les deux activités se rejoignaient, pour n'en faire qu'une, sur les cimes de l'amour en service et du dévouement en action. Le religieux ne peut épouser l'une de ces sœurs siamoises sans prendre l'autre. « Nous devons pénétrer toute notre vie religieuse d'esprit apostolique, et toute notre action apostolique doit être animée d'esprit religieux » (PC 8). Nous sommes devenus par appel et par grâce héritiers de nos Pères. Nous avons accepté leur héritage le jour de notre profession. Oserions-nous le refuser aujourd'hui ? La grève des héritiers est interdite.

Notre dialogue — un Chapitre Général n'est pas autre chose qu'un dialogue — notre dialogue nous aidera à rester héritiers. Il ne nous détachera pas du passé, il ne nous arrachera pas au présent, pour survoler l'avenir. Tout dialogue, cependant, doit transformer les mentalités et les comportements. Nous sommes assemblés pour rénover. Mais comment rénover l'Ordre par le dialogue du Chapitre ? En observant les prescriptions strictes d'un vrai dialogue. Dialoguer c'est autre chose que se « chapitrer ». Dialoguer n'est pas doubler le monologue. Le monologue est solitaire. Le dialogue est solidaire. Bavarder n'est pas dialoguer. Dialoguer c'est tisser des échanges plus resserrés. La première loi du dialogue consiste à écouter.

« Que faut-il faire pour écouter vraiment ? Pour écouter vraiment, il faut écouter humblement, en sachant qu'on a toujours à apprendre, il faut écouter patiemment, car il faut beaucoup de temps pour comprendre ; il faut écouter avec tout son cœur, car il faut s'intéresser à ceux qui nous parlent pour suivre vraiment leur pensée avec tout ce qui la conditionne. Enfin, écouter vraiment, c'est écouter dans un parfait renoncement de son esprit propre et à toute théorie. Autrement on n'écoute pas, mais on interprète et on transforme » (Mgr Ancel, Cinq ans avec les ouvriers, éd. du Centurion, p. 110).

Regarder l'interlocuteur comme messager d'une vérité, devrait être pour nous la seconde loi du dialogue. Un dialogue n'est pas un match de discussions. Votre Abbé Général n'aime pas les coups francs. Il préfère les coups de maître.

Le troisième caractère du dialogue norbertin doit être charitable à répondre, aimable dans les réponses et s'efforcer, en même temps, d'entrer dans les idées de l'interpellateur. Le dialogue ne nous permet pas, tant s'en faut, d'avoir l'audace de tout oser dire. Il exige la prudence qui sait se taire.

Je ne vais pas plus loin. Non pas parce que je ne trouve plus rien à dire, mais parce que j'ai trop à dire. Mais nous sommes réunis pour dialoguer et non pour monologuer.

Chers Confrères, le dialogue est ouvert. L'Ordre s'interroge. Ordre de Prémontré, que dis-tu de ton passé? Ordre de Prémontré, comment penses-tu ton présent? Ordre de Prémontré, comment vois-tu ton avenir? Ordre de Prémontré, es-tu capable de servir, de faire face au monde moderne qui de toutes parts se lève autour de toi? As-tu tes raisons d'être? Es-tu capable de porter dans l'Église présente un signe de sa vie? Ordre de Prémontré, qui es-tu et que dis-tu de toi-même? Pères capitulaires, à vous de délibérer, à vous, de répondre. Vous avez la parole. Votre réponse nette et adroite porte les garanties de la postérité de l'Ordre. De votre réponse dépend notre survie. Que le tumulte de nos paroles n'entrave pas l'action de l'Esprit Saint. Par tes sentiers, Seigneur, conduis-nous où nous tendons! Duc nos quo tendimus.

Membrum Commissionis Historicae Ordinis.

Produntur hic documenta de electione et confirmatione R. D. Weyns, canonici Tongerloensis, ut membrum ordinarium Commissionis historicae Ordinis. Prot. N. (2/69).

Illustrissime Domine Praemonstratensis,

Cum die 13 mensis augusti anni 1968, adunata Commissione historica Ordinis Praemonstratensis, Lovanii, omnium votis delectus fuerit R. D. Norbertus WEYNS, S.T.D., Tongerloensis canonicus, qua istius coetus sodalis ordinarius; ut hoc propositum confirmare dignetur Paternitas Vestra, multum rogamus.

Et Deus, etc.

Audito voto Praesidis Commissionis historicae Ordinis nostri, benigne accedimus ad imploratam gratiam et confirmamus R. D. Norbertum WEYNS, religiosum Abbatiae Tongerloensis, qua membrum ordinum praelaudatae Commissionis.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae in Curia Nostra Generalitia
die 28 mensis ianuarii anni 1969.

† Norbertus CALMELS
Abbas Generalis O. Praem.

In memoriam Reverendissimi D. A. A. van Lantschoot, canonici Parcensis († 23 februarii 1969).

Cum diem supremum 23^a februarii praesentis anni Romae obierit ibique sepultus fuerit Rmus D. Andreas Arnoldus van Lantschoot, Ecclesiae Parcensis, o. Praem., canonicus regularis ac Bibliothecae Vaticanae vice-praefectus emeritus, obsequium eius sequenti sabbato kalendis martiis Lovanii in domo Parcensi solemniter celebratum est.

Sub missae concelebratione, praesidente Ampliss. D. Parcensi abbate, sequentem homiliam post evangelium habuit Exim. D. Renatus Draguet, Universitatis catholicae Lovaniensis professor emeritus, necnon *Corporis scriptorum christianorum orientalium* editor.

Beati mites, beati pacifici, quoniam ipsi possidebunt terram!

Mes amis !

*Bienheureux les doux, les pacifiques : ce sont eux qui posséderont la terre!*¹⁾ Ces mots du Sermon sur la Montagne me vinrent à l'esprit dans le moment même que Monsieur le Prélat de Parc me demandait de rendre au chanoine van Lantschoot, en notre nom à tous, un suprême hommage d'amitié, une amitié qui nous liait, Arnold et moi-même, depuis un demi-siècle. C'était un doux et un pacifique ! Par la grâce du Seigneur, il a paisiblement possédé sa part de la terre d'ici-bas, et il possède maintenant dans la lumière *la Terre des Vivants!*²⁾.

Lorsque, hébraïsant déjà exercé, notre ami lisait dévotieusement le texte massorétique de son Kittel, je le voyais s'amuser de la formule sereine qui clôt dans la *Genèse* les péricopes de la vie des Patriarches : « *Vieux et rassasié de jours, il fut étendu auprès de ses Pères* »³⁾. Voilà qu'à son tour il a été étendu comme eux en son lieu. Et la ferveur de l'amitié nous assemble nous-mêmes dans le recueillement autour d'une présence qui vient, hélas, de commencer à se réduire à un souvenir.

Mortui sempiterni, les morts d'éternité, disent les *Lamentations*⁴⁾. Il en va des morts comme de Dieu : pour eux, pas de temps, ni d'espace. Et pourtant, *Dieu n'est pas loin de nous* ; l'Apôtre en assurait les Athéniens : *In ipso vivimus, movemur et sumus*, en Lui nous vivons, en Lui nous nous mouvons, en Lui nous existons ! Et il ajoute que *nos mains le cherchent à tâtons...*⁵⁾ Ainsi en est-il des morts. Ils sont proches de nous dans un invisible rayonnement, dont nous voudrions étreindre l'impalpabilité.

Cette quête angoissée de nos morts, les stèles funéraires de l'art hellénistique l'ont figurée en d'émouvants symboles. Telle cette femme assise à la porte d'un tombeau, noblement drapée jusqu'aux sandales dans les amples plis de son péplos. Par la porte entrebâillée du monument passe une main, que la deuillante a saisie dans la sienne. Ce n'est pourtant pas vers la main tendue qu'est dirigé son regard ; ses grands yeux de marbre blanc sont figés droit sur une vision intérieure, l'image immatérielle de l'aimé qui pour jamais s'en est allé...

1) *Mt.*, v, 5-9.

2) *Is.*, xxxviii, 11.

3) *Gen.*, xxv, 8 ; xxxv, 29.

4) *Lam.*, iii, 6.

5) *Act.*, xvii, 27-28.

Je voudrais évoquer devant vous ma vision intérieure du

Très Révérend Monsieur Arnold VAN LANTSCHOOT
Chanoine de l'abbaye de Parc de l'Ordre de Prémontré,
Docteur en théologie et en philologie orientale,
Consulteur de la Congrégation pour l'Église Orientale,
Consulteur de la Commission Biblique Pontificale,
Vice-préfet émérite de la Bibliothèque Vaticane,

Responsable scientifique de la section copte du *Corpus Scriptorum
Christianorum Orientalium* de Louvain-Washington,

Membre du Conseil d'administration du *Muséon*,

Membre de la Koninklijke Vlaamse Akademie voor Wetenschappen
en Schone Kunsten,

Grand Officier de l'Ordre de Léopold et Chevalier de l'Ordre de
la Couronne,

Titulaire de la Croix de Guerre, de la Croix du Feu et de la Croix
de l'Yser,

né à Ursel le 24 avril 1889, entré à l'Abbaye de Parc le 9 octobre
1907, ordonné prêtre le 4 août 1913, et endormi à Rome dans la paix
du Seigneur le 23 février 1969.

Le chanoine van Lantschoot ne se racontait à personne, pas même
à ses amis. Peu importe, car sa personnalité fut très tôt fixée. Telle
elle m'apparut au printemps de 1919 lorsque, rentrant de la Grande
Guerre qui avait interrompu ses études universitaires, il revint s'asseoir
à mes côtés en habit militaire sur les bancs de l'auditoire de théologie,
telle elle resta pour moi jusqu'à notre dernier entretien.

Homme d'Église de par sa profession monastique, van Lantschoot
s'était dès le principe assigné pour but de comprendre l'Église, et de
la servir par cela même, en étudiant la Tradition, spécialement celle
des Églises Orientales. C'est à l'orientalisme chrétien qu'il consacra
toute sa vie. Sa vie de savant eut la clarté, la limpidité, dirais-je,
de sa vie d'homme; il lui conféra de la grandeur en l'insérant con-
sciemment et persévéramment dans l'esprit d'une haute tradition
scientifique, dont sa vive intelligence avait tout de suite discerné
la valeur et entrevu la fécondité.

La tradition à laquelle se rattachait van Lantschoot était celle
de l'ancienne Faculté de théologie de Louvain, qu'avaient illustrée,
ou qu'illustraient encore au moment où il la fréquentait, des hommes
du format d'Alfred Cauchie, des recteurs Adolphe Hebbelynck et Paulin
Ladeuze, des professeurs Albin van Hoonacker, Édouard Tobac,
Joseph Lebon, Albert De Meyer.

La tradition louvaniste était celle d'Érasme, lequel, en réaction
contre un certain moyen âge, avait prôné avec vigueur des principes
méthodologiques qui nous paraissent aujourd'hui élémentaires :
l'observation du réel et le retour aux sources; ils allaient fonder
l'esprit moderne et féconder la recherche dans tous les domaines du
savoir.

Appliquant ces méthodes à l'étude du christianisme, le grand humaniste avait donné l'édition princeps du Nouveau Testament grec et d'une série d'écrits patristiques, grecs et latins; il s'était fait le promoteur du Collège louvaniste des Trois-Langues, dont le regretté Professeur H. de Vocht, — il est inhumé à Parc non loin de Mgr Ladeuze, — a magistralement retracé l'histoire et mis en évidence la longue et décisive influence.

Il faut, on le verra, le souligner à notre propos : c'est la fidélité à la doctrine traditionnelle de l'Eglise qui avait fait d'Érasme un éditeur de textes. La lecture assidue des Pères l'avait persuadé de deux choses : le chrétien ne peut croire qu'en restant en contact avec les sources de sa foi; il ne peut non plus réfléchir valablement sur sa foi qu'au spectacle de son développement historique. Les Pères lui avaient appris que l'Eglise, qui a reçu sa doctrine du Christ et des Apôtres, n'a plus à se mettre en quête. Il croyait avec eux que le dogme ecclésiastique repose sur une Parole dite par Dieu à un magistère qui a pour mission de la transmettre avec fidélité et d'en définir au cours des temps, sous l'assistance de l'Esprit-Saint, les implications originelles. Il pensait, en d'autres termes, que le dogme catholique n'est en aucune façon le fruit d'une spéculation libre qui, dans une Eglise qui se constituerait en état permanent de recherche, prendrait pour norme, à ses risques et périls, les conditions sociologiques sans cesse renouvelées de l'homme de son temps.

Il fallait rappeler ces principes de méthode pour comprendre le cheminement intellectuel de van Lantschoot, car ce sont ceux dont il fut nourri à Louvain. Il y avait appris ce que l'histoire atteste : toute réinterprétation de la Parole qui ne se règle pas sur l'enseignement d'un magistère conditionné lui-même par son passé, vide de sa substance la christianisme historique, et est propre à le faire éclater en des manières de gnosticismes aussi stériles que ceux d'autrefois et condamnés comme eux, et plus qu'eux encore, à ne recueillir audience qu'auprès des esprits incultes restés en mal de religiosité. Passées en convictions chez van Lantschoot, ces idées l'orientèrent vers l'étude critique de la Bible et des textes patristiques.

Par curiosité d'esprit assurément, mais non moins par sentiment d'une authenticité mieux garantie, van Lantschoot se porta vers les textes orientaux : l'hébreu biblique d'abord, puis, progressivement, le copte, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien, l'arménien, le géorgien, à quoi il ajouta plus tard le mandéen et le turc. Ici encore, son intuition lui avait fait percevoir l'incalculable prix des textes chrétiens conservés par les manuscrits orientaux. Faut-il rappeler que, dans leur immense majorité, nos manuscrits patristiques grecs des œuvres qui furent écrites du IV^e au VI^e s. ne remontent pas au delà du X^e ou du XI^e s., — alors que nombre de mss orientaux, les syriaques notamment, nous livrent, dans des codices datés du VI^e ou du VII^e s., des versions fidèles d'une forme de texte considérablement plus proche des originaux grecs? A maîtriser toutes ces langues, van Lantschoot mit

une telle application qu'il se trouva bientôt à l'aise dans tous les manuscrits orientaux chrétiens.

L'étudiant avait bu à la source de l'Alma Mater avec d'autant plus d'empressement que le moine de Parc restait ainsi fidèle aux traditions les plus anciennes de son abbaye. Les Prémontrés de Parc, antérieurs de trois siècles à l'Université de 1425, — l'abbaye fut fondée en 1129, — vécurent pour ainsi dire en symbiose avec elle dès sa fondation. Les noms des abbés Jean Drusius et Libert de Paepe sont intimement liés à son histoire au XVII^e siècle. Dès 1571, pour assurer l'étroitesse du contact, Parc avait bâti dans la cité le Collège des Prémontrés, toujours existant; et Parc montre encore à ses visiteurs un tableau armorié qui rappelle la promotion de huit de ses chanoines à la licence en théologie, certain jour de l'année 1698.

L'abbaye de Parc avait payé de sa suppression par Joseph II, en 1789, sa fidélité à l'Alma Mater. Rétablie en 1836, mais combien appauvrie, c'est néanmoins d'elle que partit le renouveau des études dans les maisons de Prémontré réouvertes en Belgique. La vitalité scientifique de Parc s'affirma, au tournant de ce siècle, par la création de plusieurs revues vouées à l'histoire de l'Ordre et par une collaboration suivie aux entreprises de l'Université; rappelons l'œuvre accomplie en ce sens par les Prélats Quirin Nols et Adrien Versteyle, deux docteurs de Louvain, et le soutien qu'ils accordèrent à leurs religieux, historiens et éditeurs de textes, les frères Van Waefelghem, Raeymaekers et Lenaerts. Aux noms de ces disparus, je joindrai, pour l'abbaye d'Averbode, celui d'un vivant, mon collègue et ami le chanoine Placide Lefèvre.

van Lantschoot chassait donc de race sur son terrain d'élection. Tel ce solitaire copte assis sur le couvercle de son puits ⁶⁾, il buvait tranquillement à longs traits d'une eau qu'aucun soleil ne pouvait dessécher. Point de mirage en son désert... van Lantschoot ressurgit pour moi dans un souvenir vieux de trente ans. La plus haute autorité ecclésiastique de Belgique ⁷⁾ honorait de sa majesté la commémoration solennelle d'un centenaire de la Faculté de théologie. Elle avait mis l'occasion à profit pour signifier aux maîtres louvanistes qu'ils avaient assez étudié les vieux textes et que le temps était hautement venu pour eux de passer aux exercices de la « spéculation »... Érasme frémissait dans sa tombe... A cette époque reculée, le « dialogue » n'était pas encore instauré. Je tournai la tête vers van Lantschoot... Pour une fois, son regard s'était presque allumé... Il était chargé de pensée... Notre pédagogue n'avait rien compris aux impératifs qui avaient fait naître une tradition scientifique dont il prétendait interrompre le cours, et, visiblement, il était dénué de cette vertu que les solitaires

⁶⁾ *Ascéticon syriacum d'abba Isaïe*, xxv, 38 (CSCO 294, p. 435).

⁷⁾ Ernest, cardinal Van Roey, archevêque de Malines, grand-chancelier de l'Université de Louvain.

égyptiens qualifiaient de sagesse suprême : voir, longtemps avant le temps, ce qui va, et qui doit, arriver... Cette sensationnelle mise en demeure fut louée, dans les sentiments de cette piété qui est utile à tout, par les épigones de ceux qui, au temps d'Érasme, avaient vainement combattu l'incorporation à l'Université du Collège des Trois-Langues. van Lantschoot, lui, ne s'en émut point. Sitôt bu le champagne du dîner d'apparat, il s'en retourna à ses manuscrits.

La Providence, volontiers secourable aux hommes qui ont le cœur droit, ménagea très tôt à notre ami la plus grande chance de sa vie. Au moment où, ses grades pris à Louvain, il recueillait les matériaux de son recueil des colophons des mss coptes, van Lantschoot rencontra fortuitement dans quelque agape Mgr Hebbelynck, ancien recteur de Louvain, qui, dans sa studieuse retraite romaine, travaillait au Catalogue des mss coptes de la Vaticane. Hebbelynck avait besoin de l'arabe, qu'il ne connaissait pas ; il demanda l'aide du chanoine. Celui-ci accepta, — d'enthousiasme, dirions-nous, si le mot était compatible avec son tempérament. La proposition d'Hebbelynck le faisait en effet entrer de plain-pied à la Vaticane, ce haut-lieu de la recherche, — que les bien-pensants de la *carriera* romaine tiennent pour un mauvais lieu, disait en souriant le futur cardinal Giovanni Mercati, ce grand honnête homme de savante et courageuse mémoire, alors en fonction de préfet. L'avenir scientifique de van Lantschoot se précisait, et serait bientôt fixé de façon pour lui idéale : les trésors des collections vaticanes de mss orientaux étaient mis à son entière disposition. De simple collaborateur temporaire de Mgr Hebbelynck, il devint *scrittore* pour les manuscrits orientaux en 1937 et, en 1950, *vice-prefetto della Biblioteca Apostolica Vaticana*. C'est de sa période romaine que datent ses grands travaux : catalogues de manuscrits, éditions de textes liturgiques au bénéfice des Églises copte et éthiopienne, de savants articles en grand nombre sur des sujets originaux, qu'il publiait notamment dans les grandes collections et les revues de Rome et de Louvain.

Et la tranquille et fervente activité du chanoine adopta tout de suite un rythme immuable dans l'immuable cadre de la Ville Éternelle... Le matin, il se rendait à la Vaticane pour des prestations obligées ; il y revenait l'après-midi, après la *siesta*, s'entend, pour ses travaux personnels. Jour après jour, sa vie était pareille. Le soir, il se plongeait dans un roman policier ; le samedi, parfois, j'ai cru le comprendre, il s'accordait quelque petit inoffensif cinéma, — ce qui, soit dit en passant, car honni soit qui mal y pense, ne l'écartait pas tellement des énigmes de ses manuscrits et des méthodes d'investigation propres à les résoudre... Ainsi s'écoulaient, comme disent les Coptes en leur langage, les semaines de jours, les mois de semaines, et les années de mois, en attendant, car le chanoine les attendait... les vacances réglementaires. C'est qu'il était pressé de les vouer au culte de l'amitié. En juillet ou en août, un Pullman l'amenait en

France d'abord, puis en Belgique. Il prenait ses quartiers à Parc, ou dans quelque abbaye, et de là pèlerinait, jour après jour, chez de multiples amis, dînant chez l'un, soupant chez l'autre, ou vidant, avec l'aide d'un troisième, quelque flacon d'un vieux cru, authentiqué par ses toiles d'araignée, paisiblement, toujours, et puisant de minute en minute dans son inépuisable tabatière. Ses jours de vacances étaient donc remplis d'œuvres bonnes, comme l'étaient à la Vaticane ses journées de travail.

La serviabilité de van Lantschoot était sans limites. Les maîtres d'ascèse égyptiens prescrivaient à leurs disciples d'interrompre leur propre travail dès que quiconque réclamait leur assistance. Ainsi faisait le chanoine. Qu'un inconnu lui écrivît à la Vaticane pour contrôler la leçon d'un manuscrit, ou le mît à contribution pour quelque démarche, il trouvait un homme aussitôt disponible⁸⁾. Que n'eût alors pas fait van Lantschoot pour un ami ! Son amitié était de l'or en barre. C'était un cœur fidèle ! A peine rentré à Parc, il me téléphonait : *Miok, miok*, entendais-je... D'emblée, j'avais reconnu sa voix, et je comprenais finalement que cet *Allô* était celui des solitaires coptes des temps jadis. « C'est moi, René... Tu es libre, cet après-midi ? » Il s'annonçait pour « après les vêpres de l'abbaye » (était-ce pour après la sieste ? Je l'ai parfois supposé)... Nous devisions de nos problèmes scientifiques et de nos recherches ; je le consultais sur les publications de la section copte du *Corpus*. Il passait ensuite aux histoires et aux potins de la Ville Éternelle, et s'informait des remous du terroir louvaniste. Et après quelques heures, sur un dernier regard coulé vers la pendule, afin, me confiait-il, de ne pas manquer l'heure du souper de l'abbaye, il repartait, d'un pas égal, vers une autre forme de sa paix.

Ai-je jamais eu, assis devant moi, homme aussi bienveillant, je ne sais. Sa bienveillance à lui procédait d'une absence totale de passion. Il avait dû naître, j'imagine, avec les grands yeux étonnés que je lui connaissais depuis toujours. Sur le tard, le spectacle permanent de la *commedia* romaine lui avait, tout au plus, allumé l'ombre d'une flamme sous les paupières et plissé les joues de ce qui pouvait être un discret sourire. C'est en voyant mon van Lantschoot que j'ai le

⁸⁾ Nombreux sont de par le monde les orientalistes qui, à l'annonce du départ du chanoine van Lantschoot, se seront rappelé avec reconnaissance ce qu'ils devaient à son obligeance. Sitôt connue la nouvelle en Amérique, le Professeur Dr. Arthur Vööbus, de la Lutheran School of Theology de Chicago, m'exprimait son émotion dans une lettre du 16 mars : « A very sad news... This report went deep into my heart. I owe so much to him, whom I have burdened with my requests for manuscripts since 1933. This was many years before I could see him in person. And always, working in the Vatican Library, he granted me privileges to use the manuscripts when the Library was closed. I always have held him in the highest regard and respect... I shall always remember thankfully his kindness and readiness to help others. His death is a great loss to the field of Oriental researches and to his many friends. »

mieux compris, je crois, ce que pouvait signifier l'*apatheia*, — l'absence de passion, — ambitionnée par Évagre et ses disciples du Ve siècle. Un solitaire, Nestor, avait avec lui au désert ses deux neveux, des enfants. « Qu'ils fassent bien ou mal, disait-il, je les laisse à eux-mêmes ! » Et de justifier sa conduite par ce raisonnement elliptique : « Caïn était mauvais, Abel était bon ; il n'y avait pourtant alors ni Loi ne Écriture pour formuler des préceptes. Vous voyez, disait-il, que d'enseigner l'homme est l'affaire de Dieu, et non pas la nôtre »... ⁹⁾ van Lantschoot devait être de la race de ce Nestor. J'ai su qu'on lui proposa, au début de son séjour à Rome, de succéder au Prélat Nols. Il aurait dit oui, et il était abbé de Parc. Mais il répondit que ce genre de choses ne l'intéressait pas.

Ne disais-je pas que, par la grâce du Seigneur, le chanoine van Lantschoot avait paisiblement possédé sa part, celle qu'il s'était délimitée, de la terre d'ici-bas... ?

Lors, approcha pour lui le moment suprême... van Lantschoot eut la grâce de voir venir la mort. J'en suis sûr, il la vit venir, comme le reste, sans passion, et donc sans crainte aucune. Sa foi n'avait pas été ébranlée par le processus d'auto-destruction qui travaille l'Église d'aujourd'hui, — le mot est de Paul VI en personne. Il s'en rendait pourtant un compte exact ; je le constatai au cours de notre dernière et longue conversation, lors de son ultime retour en Belgique il y a peu de semaines. Mais ce sage, qui n'entretenait aucune illusion sur les hommes, avait d'autre part un sens aigu du mystère de celui que le prophète Isaïe appelle le *Dieu caché*¹⁰⁾. Il est mort, c'est ma conviction, dans les certitudes et les ignorances de la foi.

Peut-être saurons-nous nous-mêmes ce qu'est la mort, lorsque, tôt ou tard, nous en aurons fait notre unique expérience. Les Antoine, les Pachôme et les abba Isaïe des solitudes égyptiennes du IV^e siècle avaient sur le sujet des lumières qu'ils tenaient d'Origène, le grand docteur alexandrin du III^e siècle. Voici ce qu'ils savaient.

A un moment donné, Dieu décide de rappeler à lui telles et telles âmes. Les anges lui servent d'exécuteurs. Mais Dieu, juste et miséricordieux, tient compte qu'ils n'ont pas tous le même tempérament. Aux pécheurs il envoie donc des anges qui n'y vont pas de main-morte, les durs, les *σκληροί* ; aux justes, il dépêche des anges doux et compréhensifs. Les anges durs arrachent l'âme des pécheurs avec un croc immense, comme on en voit aux bateliers sur leurs péniches ; quant à l'âme des justes, des anges doux l'invitent gentiment à sortir d'elle-même de son corps. Le drame, pourtant, n'est qu'à son prélude : dans sa montée vers Dieu en compagnie des anges, doux ou durs, l'âme va rencontrer, postés aux frontières du monde, les démons de tous les vices : envie, jalousie, colère, fornication, et combien d'autres... Ce sont les douaniers du monde, les *τελώναι* ; ils examinent les bagages de l'âme, car chacune porte son fardeau, d'œuvres bonnes,

⁹⁾ *Ascéticon syriaque d'abba Isaïe*, xxv, 64b (CSCO 294, p. 444).

¹⁰⁾ *Is.*, xlv, 15.

ou d'œuvres mauvaises. Le terrible est que, à ce moment crucial, l'âme est restée seule, car les anges, soit par prudence, soit par manque de courage, soit qu'ils aient reçu des instructions, l'ont laissée à se débrouiller par elle-même... Or, dès que le démon de quelque vice a trouvé dans les bagages d'une âme quelque chose de lui-même, d'un soufflet il la précipite dans le lac de feu aux flammes bouillonnantes, — cependant que l'âme du juste continue sans encombre sa montée vers Dieu, accompagnée de son ange, cette fois réapparu, qui entonne un cantique au Seigneur... ¹¹⁾

Nous avons pu nous en convaincre, — c'est consolation dans notre deuil, — les douaniers sataniques n'avaient rien à trouver qui leur revînt dans les bagages de notre ami. Lorsqu'Arnold rentrait en vacances, les douaniers de la terre n'ouvraient même pas ses valises; un regard qu'ils jetaient sur lui suffisait à les en dissuader. Ainsi en fut-il à son ultime passage : l'Ennemi le dévisagea, mais l'Envieux ne reconnut sur son visage aucun trait de lui-même. Et Arnold monta tout droit vers le Seigneur, avec un ange très doux, qui louait Dieu en son cantique... Il s'en est vu d'autres exemples. Il est rapporté que le grand Antoine vit, distinctement, l'âme de son ami, Amoun le Nitriote, monter au ciel sous la conduite des anges : *οὗ τὴν ψυχὴν εἶδεν ἀναλαμβανομένην ὁ Ἀντώνιος καὶ ὑπὸ ἀγγέλων ὁδηγούμενην...* ¹²⁾ Favorisés à notre tour de pareille vision, nous avons vu notre ami fouler dans la joie les parvis de la *Terre des Vivants*...

Cher Arnold, tu es enseveli dans une terre étrangère. C'est par la pensée que nous rejoignons tes cendres, que nous aurions souhaité voir mêlées, dans le petit enclos qui jouxte le mur de l'abbatiale, à celles de tant de tes amis, tel le chanoine Milo van Lee, qui nous fut cher à tous deux par la finesse de son esprit, la délicatesse de son cœur et la fidélité de son attachement. Nous te restons unis par la prière, car nous n'aurons pas tôt fini de remercier le Seigneur de nous avoir donné en toi l'exemple d'une vie de travail, menée d'un cœur droit sous le regard de Dieu.

Adieu, Arnold, adieu, pour un temps et un moment...

Te souviens-tu du chant triomphal qu'entonnait Isaïe sur la Jérusalem-qui-vient, dont ton maître le Bîn ¹³⁾ nous commentait impassiblement la grammaire ?

*Tu n'auras plus, le jour, le soleil pour lumière,
Ni la lune au lever pour t'éclairer la nuit !
Le Seigneur te sera ta lumière éternelle,
Et les jours de tes deuils se seront révolus...* ¹⁴⁾

Ami, tu as vu la Lumière... Elle luit, à jamais, pour Toi.
Amen !

R. DRAGUET.

¹¹⁾ Cfr *Vies coptes de Pachôme, Ascéticon syriaque d'abba Isaïe, Histoire lausique.*

¹²⁾ *Histoire lausique*, ch. VII.

¹³⁾ Le Prof. Albin van Hoonacker.

¹⁴⁾ *Is.*, LX, 19-20.